

LA MÉTAMORPHOSE DU LECTEUR

Pierre Assouline

Gallimard | *Le Débat*

2012/3 - n° 170
pages 78 à 89

ISSN 0246-2346

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-le-debat-2012-3-page-78.htm>

Pour citer cet article :

Assouline Pierre, « La métamorphose du lecteur »,
Le Débat, 2012/3 n° 170, p. 78-89. DOI : 10.3917/deba.170.0078

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Pierre Assouline

La métamorphose du lecteur

Mais comment faisiez-vous avant ? C'est la question qui tue, surtout lorsqu'elle est formulée par des étudiants. Elle laisse coi. On n'ose même plus demander « avant quoi ? » tant il est évident qu'il s'agit de la révolution numérique. C'est peu de dire qu'elle a bousculé l'ordre des choses. Et soudain, on se sent vieux, héritier du siècle échu, autrement dit un âge vétéro-testamentaire par rapport à l'e-Testament en ligne. Que l'on s'en réjouisse ou s'en lamente, il faut s'y faire : on n'écrira plus, on ne lira plus, on n'éditera plus tout à fait comme avant. Non que ceci soit appelé à tuer cela ; dans son fameux second chapitre du livre cinquième de *Notre-Dame-de-Paris*, dont les médiologues ont fait leur bréviaire, Victor Hugo nous a mis en garde contre l'effroi de l'archidiacre devant la perspective que la parole imprimée terrasse la chaire et le manuscrit, balayant au passage l'édifice et emportant jusqu'à l'architecture. Il faut croire que la leçon n'a pas suffisamment porté puisque nous ne manquons pas de Claude Frollo pour affoler les

masses lettrées sur la mort prochaine du livre, achevé par l'écran sur l'autel du progrès. Il sourd de cette activité un sentiment impalpable, encore balbutiant, qui relève de la mélancolie numérique. Un paradigme instructif à qui veut prendre la mesure de l'empire du Web sur nos vies de lecteurs.

Les écrivains sont les premiers à sonner le tocsin. Ainsi Jean-Claude Carrière et Umberto Eco dans un livre à deux voix au titre pathétique *N'espérez pas vous débarrasser des livres*. Comme si c'était la vocation de l'*Homo connecticus* ! Le premier des deux vient tout juste de récidiver dans *Désordre*¹ ; au cours de cet inventaire d'une vie, il se demande si nous ne nous rapprochons pas d'un temps où l'on ne lira plus, l'alphabet de nos claviers se sophistiquant tant et tant qu'il en deviendrait incompatible avec le nôtre, première étape avant que la technologie

1. Respectivement Grasset, 2009, et André Versaille éditeur, 2012.

Pierre Assouline est écrivain et journaliste. Il vient de publier *Vies de Job* (Gallimard, 2011). Dans *Le Débat* : « Y a-t-il un bon usage de Wikipédia ? » (n° 148, janvier-février 2008).

ne confie tout à une voix. De telles visions ont une résonance moins prophétique qu'apocalyptique, ce qui en attriste la portée. Il est vrai que la consommation de papier dans l'édition de livres baissera de 52 % d'ici à 2020 aux États-Unis d'après une projection du cabinet Medialdeas².

Un tel surcroît de pessimisme n'a rien d'exceptionnel mais trouve un écho lorsqu'il est développé par des hommes de culture au parcours qui en impose. Enfin, « développé »... Il faut s'entendre : il suffisait d'écouter dans une émission Jean-Claude Carrière englober sous le terme « informatique » tout ce qui pouvait relever des nouvelles technologies pour prendre la mesure du fossé lexical et de la difficulté à trouver un langage commun³. Même un pionnier malheureux tel l'académicien Erik Orsenna, qui lança trop tôt sur le marché la toute première liseuse avec Jacques Attali (le Cybook de Cytale en 1998), estime qu'il serait bon à l'avenir que *malgré tout* la littérature demeurât dans les livres ; comme d'autres, il se dit convaincu que le réflexe premier du lecteur connecté consiste à imprimer ce qu'il lit pour se l'approprier vraiment, alors que rien n'est moins sûr. Un argument qui sonne comme une manière de se rassurer sur la persistance de l'ancien régime de l'écrit. La cérémonie de l'adieu au papier, telle qu'elle se manifeste régulièrement sous la plume des meilleurs intellectuels, est un spectacle aussi déchirant qu'anachronique. Une perte dont on devine à l'avance les inconsolables. Pourtant, on ne change pas de contenu : on glisse simplement d'un support à l'autre. D'un support ancien et inadapté (salissant, grisâtre, encombrant...) à un support moderne (stockage à l'infini dans une mémoire d'ordinateur, ergonomie pratique autorisant la clarté et le grossissement, etc.). Cette évolution induit de prime abord une modification des

habitudes de lecture : fragmentation, papillonnement, lecture rapide... Mais, s'il est douteux de croire que l'internaute accroché par un texte obéit aussitôt à un réflexe lui commandant de l'imprimer, il est très contestable d'assurer que le papier est plus favorable à l'intelligence d'un texte que ne l'est l'écran. Qu'est-ce qui se perd dans l'ordre de la compréhension et de l'analyse entre le support matériel et le support immatériel ? Ne serait-il pas temps de désacraliser le papier ? Il faudra bien passer par cette étape sacrificielle pour finir par admettre que, loin de tuer le livre et la lecture, le numérique va leur permettre de se déployer et de perdurer au-delà des limites et des horizons traditionnels de la librairie. Il y aura peut-être dans l'avenir de moins en moins de journaux et de livres sur leur support habituel. De moins en moins de papier pour nous transmettre de plus en plus de connaissances. Et alors ?

N'ayez pas peur !

Étrange la façon dont ses détracteurs dénoncent l'addiction à Internet comme s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'addiction à la lecture dans le siècle qui les a vus naître. En a-t-on connu des compulsifs de la lecture, dépendant des livres jusqu'à suggérer l'ouverture de librairies de garde la nuit comme il en est des pharmacies ! Mais nul n'a jamais songé à y déceler la manifestation d'une pathologie.

Jonathan Franzen, l'auteur des *Corrections* et de *Freedom*, consacré en couverture par le magazine *Time* comme le « Great American Novelist⁴ »

2. Hervé Hugué, « Le papier au bout du rouleau ? », *LivresHebdo*, n° 897, 17 février 2012.

3. « Répliques », émission d'Alain Finkielkraut sur France Culture, 26 décembre 2009.

4. *Time*, 12 août 2010.

est encore plus pessimiste : il voit dans l'*e-book* un instrument à corrompre les valeurs en raison de son caractère fugitif, éphémère, volatil, insaisissable, vice congénital qui le rendrait même incompatible avec les principes les plus durables. Cette panique pousse Franzen à ne rien lâcher, ni l'encre ni le papier ; ses romans, traduits avec succès dans des dizaines de langues, n'en sont pas moins téléchargeables ; c'est même par ce biais que 25 % du faramineux tirage de *Freedom* se sont écoulés dans son pays... Dans sa phobie d'Internet, Franzen englobe tout : *e-book*, Facebook, Twitter. Au moins a-t-il la franchise de dire très haut ce que nombre d'écrivains maugréent entre eux mais évitent de rendre public⁵. Frédéric Beigbeder s'est voulu un peu plus excessif dans la préface de son dernier livre, mais la diatribe était si frontalement réactionnaire et antimoderne qu'elle demeurait sans effet⁶. Quant à Yann Moix, de l'excès il a probablement voulu faire l'un des beaux-arts en appelant les lecteurs à « l'e-todafé » ; très précisément, au brûlage des liseuses. C'est peu de dire qu'il les diabolise. Lorsqu'il prononce « *e-book* », on croit entendre « *dibbouk* ». Au-delà de l'intime satisfaction publique qu'un écrivain peut trouver à créer un néologisme, son cri est à comprendre comme une manifestation hyperbolique de désespoir. Rien ne le choque comme d'entendre vanter la capacité de conservation des outils numériques : « Cet infini stockage, cette sauvegarde universelle et absolue, ce sauvetage permanent, cet archivage fou n'a aucun sens, si ce n'est souligner la maladie historiciste, historicisante, qui gangrène le monde moderne », écrit-il. Moins dans la pose que le mouvement d'humeur de Beigbeder, le sincère plaidoyer de Moix relève d'une vision romantique du livre : il transmettra de toute façon la parole poétique pour l'éternité, et qu'importe si la quantité n'y est pas ; elle est

si vulgaire quand la rareté, elle, anoblit le lecteur ; l'hyper-textualité n'est qu'un gadget ignare ; l'intégralité, une maladie virtuellement transmissible ; l'accumulation, obscène ; et l'*e-book*, le tombeau de l'écrivain. Fermez le ban⁷ ! Faut-il y déceler les linéaments d'une nouvelle forme de guerre culturelle ?

N'ayez pas peur ! Voilà le message que l'on voudrait faire passer à tous ceux que l'empire d'Internet sur le livre effraie. Ils le vivent comme l'irrésistible avancée d'un Terminator sur un territoire régi par Gutenberg depuis plus de cinq siècles. Autant dire que leurs nuits sont peuplées d'e-cauchemars. Au réveil, le public en reçoit les ondes. L'air de rien, Jean-Marc Roberts a exprimé cette terreur assez répandue ; le patron de Stock a lâché une petite phrase qui a réveillé bien des fantasmes : « Il faut se battre pour le lieu unique. Le lieu unique c'est la librairie, ce n'est pas la vente en ligne. La vente en ligne, je crois que c'est ce qui va peu à peu détourner le vrai lecteur de son libraire et donc de la littérature⁸. » À ce jour, on ne connaissait en fait de Lieu unique que la scène nationale de Nantes, orgueil des Pays de la Loire. La déploration de l'éditeur suscita un tel tintouin qu'il dut se réfugier derrière la polysémie bien pratique de l'unique. Sept sens au compteur : trois dans le quantitatif (seul, isolé, exclusif) et quatre dans le qualitatif (singulier, exceptionnel, incomparable, extravagant). Ce qui laisse de la marge dans l'interprétation. Retranché derrière son bureau

5. Alison Flood, « Jonathan Franzen Warns ebooks are Corroding Values », *The Guardian*, 30 janvier 2012.

6. Frédéric Beigbeder, *Premier bilan après l'apocalypse*, Grasset, 2011.

7. Yann Moix, « Apologie de l'e-todafé » et « Orgie numérique », *La Règle du jeu* (en ligne), respectivement 2 et 7 février 2012.

8. Interview de Jean-Marc Roberts par Benjamin Petrover, Europe 1, 17 août 2011.

débordant de lettres, manuscrits, livres et autres témoins de la liberté de l'esprit, mais vierge de tout ordinateur, iPad et autres instruments de servitude, il s'explique : « J'ai voulu dire : le lieu principal ! » Puis il convient : « Un lieu unique est à nul autre pareil. » Après quoi il concède : « Un lieu unique pour un objet unique. Le livre n'est pas un produit comme les autres. » Puis il reconnaît : « La vente en ligne devrait être réservée aux libraires. C'est leur métier. Sur leur catalogue, on ne trouve que des livres, pas de machines à laver. » Enfin, il avoue : « La plus grande des librairies, Amazon ? Mais ce n'est même pas une librairie ! C'est comme si Auchan se présentait comme le plus grand cuisinier de France ! La Fnac est de moins en moins une librairie. Vous savez ce qui leur manque ? La conversation avec le lecteur... » En quoi on ne saurait lui donner tort. Il faut toujours se parler. Surtout avant de lire.

La réaction de Jean-Marc Roberts n'en est pas moins représentative d'une vraie inquiétude face à la perspective de voir Google et Amazon, et bientôt pourquoi pas Orange, devenir les grands éditeurs de demain. D'où une certaine toilophobie, assez confuse et de moins en moins complexée, se développant à mesure qu'Internet gagne du terrain. Si beaucoup d'éditeurs français n'exploitent guère personnellement les potentialités de l'ordinateur (on craint ce que l'on ne maîtrise pas et qui nous échappe), il en est qui le mettent à leur service, tel Paul Otchakovsky-Laurens, l'homme derrière POL : « Tous les auteurs de la maison me donnent leur texte à présent sous forme de fichiers que je charge sur mon iPad et que je peux éventuellement annoter avec un logiciel approprié. Pas seulement le week-end mais aussi le soir et dans le métro. C'est dire si cette machine m'est précieuse », reconnaît-il ; en revanche, il refuse systématiquement

que les auteurs « extérieurs », ceux qui envoient leur manuscrit dans l'espoir d'être publiés, lui adressent leur texte sur fichier. Pour des raisons de gestion et d'organisation, il en reste au manuscrit traditionnel, traitement de texte sur papier. Aux États-Unis, d'où l'on guette toujours les signes avant-coureurs, c'est la règle depuis des années. Mais c'est un détail. La mise en liquidation de Borders, deuxième chaîne de librairies aux États-Unis, devrait moins inquiéter le petit libraire que la Fnac ; en ce sens, les vraies librairies sont appelées à demeurer plus que jamais des lieux uniques. Les pratiques évoluent plus vite que leur ombre. Il y a peu, John Locke a fait date en devenant le premier auteur à vendre un million d'exemplaires de son livre exclusivement en téléchargement, en cinq mois à peine, sans avoir signé le moindre contrat d'édition ; il est vrai qu'il avait fixé le prix à 0,99 cents quand ses concurrents sont pour la plupart à 10 dollars. Pendant ce temps, les suppléments littéraires des grands quotidiens américains disparaissent un à un ou émigrent avec armes et bagages sur la Toile ; tant et si bien que le *New York Times Book Review* fait figure de grand résistant. Au même moment, des agences spécialisées recrutent des mercenaires pour leur concocter des « critiques littéraires » sur mesure destinées à être diffusées en ligne sous la couverture du livre de leur client.

Lors d'un récent Festival d'Édimbourg, l'écrivain écossais Ewan Morrison a fait une longue intervention au cours de laquelle il expliquait pourquoi l'édition littéraire traditionnelle était en phase terminale, ce qui a été jugé légèrement pessimiste ; il a également annoncé que, dans le quart de siècle à venir, la fin du livre papier, le triomphe du livre numérique, la baisse puis la suppression des avances sur droits et le

soutien des éditeurs non plus à un auteur sur la longue durée d'une œuvre mais à des livres un par un entraîneraient la mort certaine du métier d'écrivain, ce qui a été considéré comme carrément désagréable à l'oreille. Pas à celle de l'Anglais Graham Swift, lauréat du Booker Prize 1996, pour qui la numérisation croissante des livres annonce une paupérisation tragique de l'écrivain. Amazon se fait fort de proposer aux auteurs *et* aux éditeurs « 70 % des profits » de leur livre vendu par son Kindle. Encore faudrait-il qu'il soit « édité » et que le public apprenne son existence.

En oulipien de vieille roche, Paul Fournel a choisi, lui, de traiter son angoisse de lecteur par une douce ironie teintée de dérision. Dans *La Liseuse*⁹, il raconte l'histoire d'un vieil éditeur nommé Robert Dubois, un homme-livre à l'abri de sa muraille de papier, qui n'est plus très sûr que la vie vaille encore la peine d'être lue jusqu'au jour où il reçoit en cadeau une sorte de tablette électronique (« un *e-book*, un iPad, je ne sais pas, moi ») pour y lire des manuscrits. On se surprend parfois à en humer les pages car il n'y est pas seulement question du silence du vieux papier mais de son odeur et de ses humeurs. C'est donc l'histoire de l'irruption de la chose de 730 grammes. Avec son étagère virtuelle en faux-vrai bois, ses pages non à scroller mais à tourner du doigt dans le coin en bas, et autres concessions ringardes aux vieux pour qui la transition de l'ancien au nouveau monde serait trop brutale. Il faut imaginer l'intrusion de la chose dans un monde artisanal où l'on célèbre les départs en retraite de la comptable et du chef magasinier emballeur déballeur, lesquels sont issus d'un univers à la Sempé où l'on peut passer toute une vie de travail à s'appeler Mlle Mathilde et M. Marcel. Quant aux auteurs, on s'adresse à eux par leur nom car, globalement, ce sont des

êtres humains, même Bret Easton Ellis, est-il précisé comme pour donner une idée de l'envergure cosmopolite de cette maison. La malice et l'ironie de Paul Fournel y sont à leur meilleur. Rien d'appuyé, tout pour la légèreté. On y considère l'édition comme sexuellement transmissible (on lit de ces choses !); il est vrai que cette étrange activité peut également être résumée par l'absurde : « On envoie dix camions de livres le matin sur les routes de France et on en reprend six et demi le soir. Ça a quel sens ? » Un éditeur, selon Paul Fournel et Robert Dubois, est capable d'accomplir un double exploit : lire et juger un manuscrit qu'il n'aime pas nécessairement, puis imaginer ce que le passage au livre fera subir au texte. Peut-être *La Liseuse* restera-t-il dans nos mémoires comme l'un des ultimes témoignages de l'édition d'avant...

Un écrivain du troisième type

Si Paul Fournel peut être considéré comme un optimiste en regard du catastrophisme des Franzen et Moix, François Bon n'en est plus là depuis longtemps. Il est vrai qu'il n'est pas en France d'écrivain plus connecté. Qu'on l'écoute, qu'on l'observe ou qu'on le lise, on en retire l'étrange impression d'avoir affaire à un grand lecteur cerné par des machines. Un *geek* lettré et superlatif. Un écrivain du troisième type. Son essai *Après le livre*¹⁰ le confirme. Le titre n'est pas trompeur : l'auteur a déjà tourné la page. Enfin, pas totalement : son bureau déborde encore de livres, mais plutôt de livres d'avant. Entendez : avant la révolution numérique, lorsque l'écrit se confondait encore avec l'imprimé. Il en parle de manière quasi fétichiste, avec un

9. Paul Fournel, *La Liseuse*, POL, 2012.

10. François Bon, *Après le livre*, Éd. du Seuil, 2011.

souçon de nostalgie dans la plume. Il a beau prévenir dès l'entame de son essai qu'il sera fait de beaucoup d'incertitudes et de très peu de technique, celle-ci est terriblement présente ; il ne s'en rend pas compte tant elle lui est naturelle ; à croire qu'il a entrepris de réenchanter le monde par la technique. Y affleure même une secrète fascination pour les nouveaux fétiches technologiques et leurs potentialités sans limites ; le téléphone, couteau suisse de l'enregistrement des connaissances, lui est devenu l'outil indispensable pour documenter le réel ; on sent qu'il se retient d'accorder une dimension poétique à la norme internationale UTF-8, au masque CSS, ou au *plugin* Textarea Cache ; il doit rester quelque chose de l'ancien ingénieur en lui, d'autant qu'il fut spécialisé dans la soudure par faisceau d'électrons, ce qui ne doit pas être très courant parmi les adhérents de la Société des gens de lettres. Au fond, il s'ébroue parmi ses jouets comme Rabelais choisissait soigneusement son papier et Flaubert taillait ses plumes. Son panthéon littéraire n'en est pas moins présent à toutes les pages de cette apologie de l'immatériel, qu'il s'agisse d'étudier le rythme de la séquence balzacienne ou de « l'écriture en épaisseur » chez les classiques du XIX^e siècle. Il a si souvent été invité, dans des débats et des forums, à analyser la mutation en cours, dont le caractère irréversible n'est plus discutable, qu'il y a gagné une leçon de sagesse teintée de prudence : gardons-nous de rien prédire. Surtout si l'on se persuade que, dans la fameuse mutation en cours, le livre numérique n'est pas une fin ni un aboutissement, mais juste une transition. François Bon rend hommage au visionnaire en Walter Benjamin (« Tout indique maintenant que le livre sous sa forme traditionnelle approche de sa fin »), le philosophe ayant le premier pointé (en 1927 !) l'autonomie réciproque du livre et

de l'écriture. En passant, il règle son compte à l'un des clichés les plus répandus et les plus bêtes que suscite la toilophobie (« Le réseau serait-il chronophage ? »), le plus souvent exprimé par des gens qui passent chaque jour des heures au téléphone. Et, tant qu'à faire, il s'offre le luxe d'un néologisme de son cru en lançant « orditer » : « Nous n'avons pas encore inventé de mots pour ce temps passé à l'ordinateur, qui n'est ni réellement travail ni simple loisir. » Au détour d'un paragraphe, il reconnaît : « Je n'achète plus que rarement des livres récents : ou alors vraiment parce que l'éditeur n'a pas fait l'effort d'une version numérique », ce qui n'étonne pas tant de celui qui a créé en 1997 l'un des tout premiers sites exclusivement consacrés à la littérature (Le tiers livre et Publie.net). L'inauguration de sa bibliothèque numérique date de 1996. *Les Fleurs du mal* fut son premier livre téléchargé. Trois mille autres ont suivi depuis. Leur consultation lui est naturelle ; il n'en convient pas moins : « Il y a seulement deux ans, je n'aurais pas osé nommer "bibliothèque" ce dossier contenant mes livres numériques. » François Bon pourrait réactualiser son recueil d'essais tous les mois. Disons même : à flux tendu. Impossible sur papier... *Après le livre*, livre plein d'œuvres et d'écrivains, possède ce supplément d'âme qui le distingue de tous les essais qui paraissent sur la mutation numérique : c'est un cri d'amour pour la littérature. Et puis quoi, un homme qui avoue s'isoler du monde pour reprendre tranquillement quelques exemplaires de ses vieux Simenon et s'y délecter ne saurait être entièrement mauvais. Même si Saint-Simon repose toujours sur sa table de chevet ; enfin, à l'intérieur de sa tablette (iPad) et de sa liseuse (Kindle)...

Un nouvel humanisme

Étrange, la timidité de ces jeunes romanciers qui créent des personnages parfaitement connectés jour et nuit à leurs machines sophistiquées, organisent leur intrigue autour de l'univers virtuel mais refusent l'influence de l'interactivité ou de la logique de réseau sur leur propre écriture, au fond très sage sinon conventionnelle, en tout cas inentamée par la révolution du regard qu'impose le numérique. C'est à se demander si le silence des intellectuels dans le débat sur le numérique ne s'expliquerait pas par une fuite devant l'effrayante technique, la plus sophistiquée, celle des machines, des systèmes et de l'algorithmique. Il est piquant de constater que les plus attentifs d'entre eux sont des historiens de l'écrit du *xvi^e* au *xviii^e* siècle, Roger Chartier et Robert Darnton.

On est frappé par la rapidité avec laquelle les livres consacrés à l'univers du numérique tombent en obsolescence, plus encore que ceux qui traitent de la financiarisation de l'économie. Non qu'ils soient rattrapés par l'actualité : aussitôt imprimés, ils sont déjà dépassés par elle en raison de la surenchère permanente à laquelle se livrent les inventeurs de nouvelles technologies, poussés par la logique de leur industrie. *La Longue Traîne, Le Culte de l'amateur...* Le titre contient déjà la thèse, et la démonstration s'épuise vite faute d'autres arguments qu'une formule tant reprise qu'elle en est galvaudée et vidée de son sens. Les rares ouvrages qui tiennent la distance sont les essais à connotation philosophique tels ceux de Milad Doueïhi. Il y eut d'abord *La Grande Conversion numérique*¹¹, qui se distingue facilement dans le désert conceptuel, du moins en français, au sein duquel s'inscrit la réflexion sur Internet (plus sociologique que philosophique, elle est le plus souvent

orientée vers des questions du type « Internet est-il une chance ou une menace pour la démocratie ? »). Ce livre devait s'intituler au départ *Cultures numériques* et il devait porter sur l'identité numérique et la nouvelle citoyenneté ; mais, peu à peu, le titre et le sujet ont évolué de pair, tout en prenant appui sur Leibniz (la pensée après épuisement de tous les énoncés), Émile Benveniste (son modèle du couple *polis/civitas*) et Max Weber (son dilemme éthique de conviction/éthique de responsabilité). L'auteur, qui n'est pas un numéricien, reconnaît avoir d'abord fait l'apprentissage de l'amitié et de la convivialité en découvrant le réseau. Puis il s'est mis à réfléchir aux analogies et aux équivalences entre le monde d'où il venait (la civilisation du livre) et celui qui l'attirait insensiblement vers l'écran de l'ordinateur. Il lui est apparu que cette conversion, contrairement aux autres, n'impliquait aucun reniement ; même s'il l'ignore, le monde numérique est selon lui foncièrement lettré ; ses équivalences ne sont donc pas imposées de l'extérieur. Milad Doueïhi réfléchit de manière aiguë au savoir-lire numérique (*digital literacy*), à l'archivage de l'avenir, à ce que la technologie collective change à nos vies, en quoi elle modifie le lien social. Mais dans les toutes dernières pages, il convoque « Pierre Ménard, auteur du Quichotte », le fameux apologue sur ce lecteur éternel recueilli dans *Fictions*, dans lequel Borges décrivait le catalogue d'un écrivain imaginaire qui se met en tête de réécrire le grand livre de Cervantès. C'est une réflexion magistrale sur le rôle du temps dans la réception d'une œuvre. Or Milad Doueïhi fait de ce Pierre Ménard un candidat idéal à la mise en examen pour piratage, copie illégale et violation du copyright :

11. Milad Doueïhi, *La Grande Conversion numérique*, trad. de l'anglais par Paul Chemla, Éd. du Seuil, 2008.

« Le récit de Borges nous invite donc à réfléchir sur l'identité et les droits dans le monde hybride de la compétence numérique, avec ses conventions, ses conversions, et sa modification fondamentale du rapport entre le mot, ou du moins sa manifestation numérique, et son affiliation postulée à un nom, à un individu et, en fin de compte, à une forme de propriété », écrit-il avant de conclure en rappelant le vers de René Char qu'il a placé en épigraphe de son livre : « Notre héritage n'est précédé d'aucun testament. » Après ses rêveries d'un promeneur numérique, Milad Doueïhi a récemment publié un livre-manifeste¹². Philologue et historien des religions, il n'en est pas moins parfaitement au fait des techniques et des pratiques d'Internet. Cette double lecture de la société à travers ses rituels favorise des analyses dont l'originalité doit beaucoup à cet éclectisme, qu'il emprunte à la philosophie politique ou à l'anthropologie sociale pour décrypter le concept numérique d'amitié ou le « penser/classer » tel qu'il se déploie en ligne. On s'en doute, l'« humanisme numérique » est à peine en chantier, son urbanisme virtuel et son architecture hybride, tout juste en devenir ; il ne le consacre pas moins, déjà, comme le quatrième humanisme à la suite de ceux décrits par Claude Lévi-Strauss : aristocratique de la Renaissance, bourgeois et exotique du XIX^e siècle, et démocratique du XX^e siècle¹³ ; mais Doueïhi ne doute pas que dès que ce phénomène d'appropriation collective sera mieux structuré, dès que la circulation du savoir aura modifié ses propriétés dans un nouveau contexte avec de nouvelles pratiques, la culture numérique saura faire société. Reste à savoir si les outils de nos traditions humanistes seront encore opérants sur des supports que leur technologie rend insaisissables puisque, par essence, ils se dérobent à la fixité dans l'espace et à sa stabilisation dans le temps. Reste encore

à imaginer quelles sortes de nouvelles humanités la civilisation numérique s'apprête à créer.

Les ratés de la technique

N'est-ce pas en tout premier lieu et *in fine* à « la construction d'un bon sens informatique » qu'appelait Gérard Berry en 2008 lors de sa leçon inaugurale de la chaire d'Innovation technologique Liliane Bettencourt au Collège de France ? Ce bon sens ne suffit pas toujours à calmer la colère ou l'angoisse du lecteur face aux impardonnables ratés et vacillements de la technique. Un incident survenu en 2009 l'a projeté dans un film de science-fiction, mais du plus mauvais goût. Jeff Bezos, fondateur et P.-D.G. d'Amazon, la plus grande librairie en ligne, avait même dû présenter des excuses publiques à ses clients, c'est dire : « Notre "solution" au problème était stupide, inconséquente et douloureusement en dehors de nos principes. C'est notre entière responsabilité et nous méritons les critiques que nous avons reçues. Nous utiliserons le pansement sur la cicatrice de cette pénible erreur pour prendre de meilleures décisions à l'avenir, compatibles avec notre mission. » Mais de quel crime contre l'esprit pouvait-il bien s'accabler ? On chercha instinctivement l'origine de ce *mea culpa* du côté de la propagande négationniste ou de l'apologie de la pédophilie, comme c'est souvent le cas en pareille circonstance, mais non. Il s'agissait de *1984* et de *La Ferme des animaux* de George Orwell. Ou, plus exactement, de leur pulvérisation à distance. En effet,

12. Milad Doueïhi, *Pour un humanisme numérique*, Éd. du Seuil, 2011.

13. Claude Lévi-Strauss, « La fin de la suprématie culturelle de l'Occident », conférence donnée à Tokyo en 1986 et reprise dans *L'Anthropologie face aux problèmes du monde moderne*, Éd. du Seuil, 2011.

ces deux classiques modernes étaient téléchargeables sur le Kindle, liseur électronique commercialisé par Amazon *via* MobileReference, société qui diffuse ces titres. Mais lorsqu'il s'est avéré qu'elle n'en détenait pas les droits numériques, qu'elle en usait illégalement et qu'elle était donc en infraction avec la loi sur le copyright, Amazon a purement et simplement annulé ces livres chez ceux qui les avaient déjà achetés on ne peut plus légalement, et qui étaient en train de les lire et de les annoter. Détruits à distance ! Ce qui a ramené leurs propriétaires au dur constat de cette dure réalité : téléchargés, les livres ne sont jamais que des fichiers. L'expérience a également prouvé que l'intimité du lecteur est violée comme jamais puisque, dans l'histoire, ceux qui avaient écrit des commentaires sur leurs exemplaires virtuels d'Orwell y ont perdu leurs notes en marge. Le remboursement du téléchargement a d'autant moins calmé leur colère que l'on ne fournissait pas d'explication à cette disparition d'un de leurs livres de leur table de chevet. Désormais, c'est fait. George Orwell en rit encore, même si ce n'est pas seulement son *1984* qu'il faut relire pour l'occasion, puisque *Big brother* est plus que jamais *watching you*, mais aussi un autre roman dystopique, le *Fahrenheit 451* de Ray Bradbury. Avec Amazon dans le rôle des pompiers d'un autodafé virtuel. Reste à savoir à quelle température se consume *1984* en ligne.

Décrypter la Toile

C'est au collège et au lycée que cela se joue désormais. On aura peut-être plus de chances d'y inscrire un enseignement de la lecture du numérique qu'un enseignement de l'histoire de l'art dont on désespère qu'un ministère de l'Éducation veuille jamais l'imposer. Car il faut véritablement

apprendre à décrypter la Toile, à ne pas se perdre dans les labyrinthes de l'hypertexte, à ne pas laisser les liens nous aliéner, à hiérarchiser les informations, à critiquer systématiquement les sources et plus souvent leur absence, à remettre en question la « neutralité » de la plus importante encyclopédie... Un tel enseignement est d'autant plus urgent que les jeunes, des écoliers aux étudiants, utilisent *avec naturel* les nouveaux supports. On mesure le fossé qui les sépare de ces intellectuels qui évoquent avec une nostalgie attristée les couvertures chatoyantes, le papier granuleux, la typographie généreuse et les illustrations enivrantes de l'édition du *Don Quichotte* ou de *L'Île au trésor* de leur enfance. Ceux-là ne comprennent pas que cette magie ne fera pas défaut à la génération qui vient pour la simple raison qu'elle aura elle-même rêvé sur d'autres objets générateurs d'imaginaire.

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, l'historien de l'écrit Roger Chartier enjoignait à ses auditeurs d'écouter les morts avec les yeux ; il s'aidait ainsi d'un vers de Quevedo pour bien faire comprendre que le lien ancestral noué entre le texte et le livre était désormais brisé et que l'heure était à une révision urgente de nos mentalités pour tout ce qui touche à l'écrit ; c'était le 11 octobre 2007, il y a si longtemps... Il est plus que jamais indispensable de lier l'étude des textes aux formes sous lesquelles ils se présentent.

Il va falloir perdre certaines habitudes. Ne plus se laisser aller à décrypter l'âme d'un inconnu en visitant pour la première fois sa bibliothèque considérée comme un autoportrait. Ne plus se contenter de l'antienne si reconfortante selon laquelle il n'est de lecture profonde que dans un livre, la superficialité étant consubstantielle à la lecture sur écran, prétendument rapide et fragmentaire. Comme si on avait attendu

le *xxi*^e siècle pour lire en diagonale, lire en écoutant de la musique, lire à sauts et gambades !

Le livre et le texte

On assiste confusément à l'émergence d'une conscience numérique du lecteur. Guidé par un vers de René Char, il avance encore dans l'inconnu mais avec des repères éblouissants. Les chercheurs nous en fournissent quelques-uns. Jean-Michel Salaün, un spécialiste de bibliothéconomie et de sciences de l'information, par exemple, lorsqu'il pointe ce paradoxe : « Le média Web est à la fois le plus libre dans sa consommation et celui qui contrôle de plus près les comportements¹⁴. » Partant, il ne montre pas seulement que le média Web, qui ne date que de 1989, nous a fait basculer dans un autre espace-temps ; il s'attarde sur un autre basculement fondamental, celui de notre mode de représentation par l'écriture : à la « raison graphique » (Jack Goody) se substituerait désormais la « raison computationnelle » (Bruno Bachimont)¹⁵. Tant et si bien que dans la société qui s'annonce, qui est peut-être même déjà là pour ceux qui ont les yeux pour la voir, l'objet livre serait socialement disqualifiant, sinon politiquement incorrect, et donc source d'exclusion. « Le livre a ses raisons que la raison ne livre pas », écrit joliment Olivier Larizza, professeur de littérature anglaise, tout en laissant inentamé le mystère du sens de sa formule¹⁶.

L'invention de la télécommande avait déjà développé un nouveau réflexe chez les téléspectateurs : l'impatience. Nombre de films, de pièces et de livres ont été élaborés depuis en tenant compte de ce facteur imposant, dès l'entame d'une œuvre, l'urgence de l'action sous peine de perdre l'attention. La lecture sur écran va nous rendre moins respectueux de l'écrit ; ce qui

apparaissait autrefois comme « gravé dans le marbre » est désormais trop fluide, inconstant, en un mot : manipulé ; en migrant du papier vers l'écran, l'écriture perd de son caractère intangible. Reste à savoir si le lecteur retire alors au texte une part de sa crédibilité. Orphelin de livres à venir, il éprouve d'ores et déjà une conscience aiguë de la perte. Le romancier Éric Chevillard, moraliste quotidien sur son blog, a récemment déploré que plus rien ne s'inscrive désormais en nous de ce que nous lisons, dès lors que nous l'avons lu sur une tablette numérique, « cette ardoise magique » si prompte à effacer¹⁷.

Le plus grand effort exigé des sceptiques, réticents et récalcitrants est une révolution intérieure, un changement de paradigme qui remette en question un héritage vieux de plusieurs siècles : il ne s'agit de rien de moins que de leur apprendre à dissocier le livre du texte qu'il contient, les organes de la peau. Alors seulement ils pourront envisager que le nouveau support n'assassine pas le message ni la lecture, et que la diffusion de la littérature, des idées et de la culture a tout à gagner à ce second souffle. Entre eux, les professionnels américains du livre parlent d'ailleurs de moins en moins de *book* (« livre ») et de plus en plus de *content* (« contenu »). C'est une plus grande révolution que celle de Gutenberg, où l'on était passé du papier au papier, alors que l'on passe là du papier à l'immatériel, et que celui-ci offre la solution à deux

14. Jean-Michel Salaün, *Vu Lu Su. Les architectes de l'information face à l'oligopole du Web*, La Découverte, 2012, p. 105.

15. *Ibid.*, p. 123, et Bruno Bachimont, *Le Sens de la technique : le numérique et le calcul*, Encre marine, 2010.

16. Olivier Larizza, *La Querelle des livres. Petit essai sur le livre à l'âge numérique*, Buchet-Chastel, 2012, p. 18.

17. Éric Chevillard dans *L'Autofictif*, billet n° 1483, 3 février 2012.

des problèmes du lecteur contemporain (l'encombrement et le nomadisme), résolus ensemble par la seule liseuse.

Le flux sera vraiment l'avenir du livre le jour où le livre sur écran se débarrassera véritablement de cet héritage en cessant de singer le livre traditionnel par une simple métamorphose en format PDF; un tout nouveau contrat entre l'auteur et le lecteur est à établir, qui tienne compte du caractère mouvant et interactif du support. Les mentalités auront vraiment évolué lorsque la lecture d'un essai ou d'un roman sur écran ne se fera plus horizontalement mais verticalement, que l'imitation maladroite du tournepage se sera effacée devant l'ascenseur, et que les nostalgiques du monde d'avant n'auront plus besoin de se rassurer en remarquant qu'après tout les cent quarante signes de Twitter sont une forme qui relève de la contrainte oulipienne et vaut bien le tercet (5-7-5 syllabes) du *haïku*. Il faudra songer à en suggérer l'exploration parallèle à l'Institut de twittérature comparée.

Comment des citoyens, qui sont passés aussi facilement du franc à l'euro, n'adapteraient-ils pas leur regard de lecteur aux nouvelles manières? Il faut faire confiance à leur «plasticité neuronale¹⁸». Il n'y a pas de différence entre lecture sur papier et lecture sur écran d'un point de vue neurologique, ce sont les mêmes zones cérébrales qui sont activées, si l'on croit Thierry Baccino, professeur de psychologie cognitive et ergonomique à l'université de Nice Sophia-Antipolis et directeur scientifique au LUTIN (Laboratoire des usages en technologies d'information numérique)¹⁹. Mais le même expert pèse les avantages et les inconvénients de la néo-lecture : s'il est vrai que l'encre électronique des *e-books* permet un meilleur confort visuel que l'écran d'ordinateur (son rétro-éclairage diffuse une luminosité génératrice de migraines), il n'en est pas moins

vrai que la navigation sur écran perturbe la mémoire spatiale et ne permet pas de se souvenir de la place d'un mot ou d'une phrase non seulement dans une page mais dans un support d'information; et s'il est vrai que l'hypertexte enrichit considérablement la lecture, il n'en présente pas moins le risque de faire oublier son objectif de départ, son but se perdant souvent de dérives en digressions; l'hypertexte est donc très efficace pour les experts mais dangereux pour les novices, comme l'a montré une récente étude américaine distinguant sur ce terrain-là la capacité des professeurs à revenir à la source du texte en lecture et la difficulté des étudiants à résister à la spirale des liens; les progrès technologiques les plus attendus sur le plan ergonomique se feront principalement dans la qualité du blanc et dans le changement de page, quand les *e-books* seront devenus de simples feuilles que l'on pourra rouler; les gens s'adapteront, comme ils se sont adaptés en passant du cinéma muet au cinéma parlant; il y aura deux marchés, celui du livre fonctionnel (dictionnaires, manuels scolaires, guides de voyage et surtout encyclopédies telle l'*Encyclopaedia Britannica*, créée en 1768, qui vient juste d'annoncer l'abandon de sa traditionnelle édition en trente-deux volumes pour n'être plus consultable qu'en ligne) et celui du livre plaisir; mais, entre le livre papier devenu un objet de luxe et le livre numérique, il n'y aura plus de place pour le livre de poche, seule victime annoncée.

La faute à l'écran? Olivier Larizza localise ailleurs la vraie menace : «Ce qui tuerait le livre ce n'est pas l'*e-book* mais l'exode, la migration des talents vers d'autres formes d'expression

18. Nicholas Carr, *Internet rend-il bête?*, Robert Laffont, 2011.

19. Entretien avec Marie Kock, *LivresHebdo*, 4 décembre 2009.

multimédia et non plus textuelles²⁰. » Quant à l'idéologie de la gratuité, elle ne manque pas d'avocats, qui viennent de se voir opposer un procureur inattendu en la personne de Lysander Spooner. Son *Plaidoyer pour la propriété intellectuelle* (*The Law of Intellectual Property – or an Essay on the Rights of Authors and Inventors to a Perpetual Rights in their Ideas*, 1855) vient tout juste d'être édité en français comme une arme de combat par Les Belles Lettres, dans leur collection « Bibliothèque classique de la liberté » qui réunit les grands textes de la philosophie politique. Il y énonce, en s'aidant d'un argumentaire rigoureux, des vérités qui font pourtant scandale aujourd'hui : à savoir que le droit de propriété intellectuelle est la plus haute expression du droit de propriété et que nul n'a le droit de se dispenser du consentement d'un auteur pour tout ce qui concerne ses œuvres. Ce qui n'est pas rien, avouons-le, sous la plume d'un des penseurs de l'anarcho-individualisme américain, précurseur du courant de pensée libertarien, et pourrait utilement bousculer le débat très actuel sur l'abolition (mais oui, on en est là) du droit d'auteur et le copyright. À condition toutefois de ne pas tout garder du réquisitoire de Lysander Spooner : en effet, il vaut mieux oublier sa revendication d'une validité perpétuelle transmissible par héritage familial du droit de propriété intellectuelle, et traduire *ideas* par « œuvres »²¹...



La conscience numérique des lecteurs est plus avancée qu'on ne le croit ; de plus en plus de gens lisent leurs journaux sur une tablette ; or la « prière du matin », selon Hegel, est plus naturellement chevillée aux mœurs et rituels du

lecteur contemporain que le livre. Le lecteur a conscience que le numérique est d'ores et déjà une civilisation.

Il est piquant de constater que des écrivains, des éditeurs, des intellectuels s'effraient si fort de ce qu'ils croient être une mutation du livre, quand tant de lecteurs se préparent déjà à une véritable métamorphose. Selon quel mode les communautés de lecteurs vont-elles désormais « s'approprier » la littérature, pour employer un concept développé par Roger Chartier et prendre la mesure de la tension entre « les lectures pour le travail intellectuel ou pour le plaisir esthétique et ces innombrables lectures sans qualités que l'on fait au fil de la journée, dans la presse ou sur Internet²² » ?

Alors que Google caresse le projet d'une grande bibliothèque d'inspiration ptoléméenne sur le modèle de l'ancienne Alexandrie, la question de l'avenir du livre est déjà obsolète ; elle a été éclipsée par un problème d'une tout autre ampleur pour lequel il reste encore à forger de nouveaux outils d'analyse porteurs de nouveaux repères : que va-t-il advenir du regard du lecteur dans un univers déterritorialisé ? Nulle pensée magique dans cette perspective. Juste la possibilité d'un imaginaire renouvelé par l'errance du lecteur sur l'écran après qu'il se sera résigné à découvrir un écrit hors de son sanctuaire séculaire.

Pierre Assouline.

20. O. Larizza, *La Querelle des livres*, op. cit., p. 111.

21. Lysander Spooner, *Plaidoyer pour la propriété intellectuelle*, trad. de l'anglais par Patricia Chameaureau, Les Belles Lettres, 2012.

22. Ivan Jablonka, « Le livre : son passé, son avenir », entretien avec Roger Chartier, *La Vie des idées* (en ligne), 29 septembre 2008.